

Martine Allaire

JEANNE LANVIN

Une griffe, un destin

Tallandier

© Éditions Tallandier, 2021
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com

ISBN : 979-10-210-3039-8

*À la mémoire des cinq filles Gaumont,
dont mon arrière-grand-mère.*

« La mode dans ses grandes lignes livre à l'historien une explication souvent profonde de l'état d'une société, des phases du goût, des goûts, et même des idées dirigeantes. »

Formes et couleurs,
revue d'art et d'élégance, 1939

Introduction

L'année 1933 s'achève, Jeanne Lanvin est seule dans son hôtel particulier rue Barbet-de-Jouy à Paris, tout est calme. Debout dans le salon de musique, derrière la haute fenêtre, elle observe la neige tomber doucement sur le parc qui n'est pas encore blanc mais confère au lieu une paix et une douceur ouatées, elle ressent un bien-être profond.

Son portrait lui a été livré il y a une heure à peine par son ami le peintre Édouard Vuillard, une commande qu'elle lui a passée un an auparavant alors qu'il est devenu le portraitiste minutieux des grands bourgeois parisiens. Elle n'a eu aucun mal à le convaincre, lui qui, dans ces années 1930, s'illustre par des scènes d'intérieur intimistes, des décors familiers, et veut pénétrer dans la vie quotidienne de ses clients, lui qui aime particulièrement saisir les « tremblements du temps », rendre la vie intérieure.

Le portrait est intitulé *Jeanne Lanvin à son bureau* ou *Femme à son bureau*, la couturière ayant choisi de se faire représenter en femme d'affaires, en chef d'entreprise, en patronne d'une maison de haute couture créée trente-cinq ans plus tôt. Pendant sept mois, de mai à

septembre 1933, et deux fois par semaine, Vuillard s'est rendu au 22, rue du Faubourg-Saint-Honoré. Dans la place, il a finement débusqué la créatrice à sa table de travail, entourée de ses objets familiers et préférés, de son bazar bien ordonné, de ses feuilles éparses, de ses dessins, des crayons... Vuillard a parfaitement rendu une atmosphère d'intérieur, un environnement coloré dans lequel son personnage se fond.

Le tableau est une peinture à la détrempe, de forme originale, la toile est presque carrée et mesure 124 cm de haut sur 136 cm de large. La pièce – le bureau de Jeanne Lanvin, son refuge – est quadrillée d'horizontales et de verticales à travers lesquelles on distingue trois plans nets de forme pyramidale puis un amoncellement de détails, les indices de sa vie. Au centre, Mme Lanvin occupe l'espace avec, à ses pieds, son petit chien couché, son animal familier qui, comme pour les gisants des cathédrales, exprime sa fidélité. À droite, l'ouverture vers la rue du Faubourg-Saint-Honoré tranche avec l'atmosphère feutrée matérialisée par les épais rideaux et la lumière indirecte qui entre par la fenêtre, elle semble chuchoter qu'il fait bon travailler dans ce lieu. À gauche, les bibliothèques en laque gris tourterelle couvertes d'albums, de liasses de tissus, de livres d'art reliés, d'ouvrages sur la mode, de reproductions, de carnets, traduisent le travail de recherche quotidien de la couturière, d'autant plus qu'en bas, des vitrines coulissantes renferment des étoffes. Devant elle, sur son bureau, des échantillons de tissus encore, un buste blanc de sa fille Marguerite sous une cloche en verre, qui symbolise à la fois son amour maternel et

INTRODUCTION

son goût des objets antiques, son intérêt pour le passé. Au sol, un épais tapis étouffe les sons venus de la rue mais aussi ceux de la maison de couture aux étages du dessous, bruits feutrés, agitation d'abeilles au travail dans leur ruche.

Entièrement redécorée en 1931, la pièce présente un mobilier de facture moderne, comme le bureau en laque noire et métal d'Eugène Printz (Schpintz), ce célèbre ébéniste dont les œuvres réalisées pour Jeanne Lanvin sont uniques. Pour représenter la scène, Vuillard a choisi, comme le dit son ami le peintre Maurice Denis, « une surface plane recouverte de couleurs en un certain ordre assemblées ». Rien n'est laissé au hasard, la couleur dominante, un camaïeu de tons gris pastel, tourterelle, sur lequel se détache le noir brillant de la table-bureau, est un miroir où se reflète la veste verte de la couturière. Vuillard fait éclater sur ce fond en demi-teinte le vert qu'il affectionne, lui, le nabi, qui tranche avec la robe noire de Jeanne ourlée de perles blanches mettant en valeur la douceur de son visage. S'il n'a pas embelli son modèle, il a peint, avec un art de la mise en scène contrôlée, une femme de son temps et dans son temps, une maîtresse femme au visage intelligent, humain, racé. Ce portrait, qui n'a rien de baroque, symbolise à la fois le goût de Jeanne pour la précision, l'ordre, la décision, l'activité et la rigueur de l'Art décoratif.

Tout en admirant le tableau, Jeanne frissonne un peu... Il fait froid dehors et en s'approchant davantage, elle tente de se retrouver, même si elle se connaît bien grâce aux photos de Nadar qu'elle fréquente depuis presque quarante ans. Qui est cette femme de

soixante-six ans, plus toute jeune mais pas encore âgée ? Ses amis et ses clientes la voient-ils ainsi ? L'air digne, les yeux qui tombent un peu, empreints d'une légère tristesse, le port de tête altier et élégant, le visage ovale sans rides, d'une chaude carnation. Une femme qui porte toujours la même coiffure, le même chignon, depuis la Belle Époque, et qui, malgré la mode de la garçonne, n'a pas coupé ses cheveux qui blanchissent légèrement. Si son nez est un peu fort, il lui donne du caractère, et sur sa bouche un petit air moqueur rempli d'un je-ne-sais-quoi émeut. Quant à ses mains soignées posées sur ses papiers et ses albums, elles montrent que la patronne, c'est elle, une femme fière de sa réussite professionnelle, de ses choix de vie, quelqu'un que la notoriété a aidé à s'accepter, à se libérer enfin de son enfance, à s'affranchir du regard des autres, à prendre des revanches. Elle est en effet devenue un des plus grands noms de la haute couture.

Jusqu'à sa mort en 1946, le portrait restera accroché rue Barbet-de-Jouy puis, au décès de sa fille Marguerite en 1958, c'est le musée du Louvre qui en héritera et le prêterà pour un temps au musée d'Art moderne de la ville de Paris. En 1977, il trouvera sa place au musée d'Orsay, où on peut toujours l'admirer, même si quelques rétrospectives majeures l'empruntent parfois, celle sur les grands couturiers en 1965 ou, en 1982, celle sur son ami Giraudoux. Depuis 2003, le tableau est d'ailleurs réclamé par les plus importants musées du monde comme ceux de Washington, Montréal, Londres, pour des expositions temporaires ; ce n'est pas fortuit car Lanvin et Vuillard, c'est non seulement

INTRODUCTION

la rencontre de deux artistes, mais aussi celle de deux grands visionnaires.

Pourtant, à la naissance de Jeanne, rien ne laissait entrevoir un tel destin... Sa vie est un « roman vrai » qui commence à la fête impériale en 1867 et se clôt en 1946. À cette date, la grande couturière, la costumière, la collectionneuse d'art, la femme d'affaires a su garder la tête haute et rester, sans déroger, pendant soixante-dix-neuf ans, y compris dans la tourmente, le symbole d'une philosophie de l'élégance, celui d'une très grande artiste. « Modeste, [...] peu occupée du succès des autres, ne cherchant dans le sien que la conquête du rythme propre de sa personnalité, elle n'a obéi à aucun modèle, composant sa vie par étapes successives, cette vie qui aujourd'hui fait tableau¹. »

CHAPITRE PREMIER

Une lente naissance à soi-même 1867-1880

« *O ghel an heu.* »
« Au gui l'an neuf ! »

Le mardi 1^{er} janvier 1867, Paris dort après le réveil-
lon qui clôt l'année. On s'est embrassé sous le gui porte-
bonheur, on a trinqué toute la nuit à la nouvelle année
porteuse de travail et d'espairs. Sous peu et durant six
mois se tiendra l'Exposition universelle d'art et d'indus-
trie entre les Champs-Élysées et le Champ-de-Mars, où
15 millions de visiteurs sont attendus pour découvrir
52 000 exposants du monde entier. Du travail assuré
pour les artisans et les ouvriers. Ce même jour, dans le
VI^e arrondissement de Paris, tout près de la Seine sur
la rive gauche, au 35 de la rue Mazarine, naît Jeanne
Marie Lanvin, baptisée le lendemain, 2 janvier 1867,
en l'église du quartier, celle de Saint-Germain-des-Prés.
Elle est la première enfant de Sophie Blanche, née
Deshayes le 25 février 1840, et de Bernard Constant
Lanvin, né en 1833, mariés le 20 avril 1865 à la mairie

du 1^{er} arrondissement de Paris. Sur l'acte de mariage il est indiqué que Sophie Blanche est couturière, comme beaucoup de jeunes femmes de sa génération, et que Bernard Constant est employé de presse, terme assez vague pour désigner un travail précaire, alors que Jacques Firmin Lanvin, le grand-père paternel de Jeanne, est typographe, compositeur d'imprimerie plus exactement.

Comme ses frères et sœurs plus tard, Jeanne est née au domicile familial, sa mère ayant accouché chez elle, aidée par une sage-femme et quelques voisines, ou peut-être même par sa belle-mère. Rue Mazarine, les Lanvin louent un petit appartement dans un vieil immeuble de cinq étages. La rue photographiée trente-cinq ans après, en 1902, par Eugène Atget, qui a immortalisé le vieux Paris de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle², n'aura guère changé depuis la naissance de Jeanne : assez étroite, un peu sombre, avec une trouée vers le ciel d'où jaillit le splendide dôme de l'Institut de France à quelques pas, quai Conti, en bordure de Seine. C'est à la fois le Paris de Victor Hugo et celui d'Eugène Sue, mais aussi celui de Balzac ; le boulevard Saint-Germain est à une encablure. En 1867, les contrastes du quartier, dit « de la Monnaie³ », sont sensibles – la beauté de l'Institut côtoie la misère de certains immeubles –, et résument à eux seuls les premières influences qu'a subies la petite fille. Enfant, Jeanne découvre que la rue Mazarine porte un nom prestigieux, celui du fondateur du collège des Quatre-Nations au XVII^e siècle, le cardinal de Mazarin. Voie de circulation au Moyen Âge, très active sous l'Ancien Régime, foyer d'agitation célèbre

UNE LENTE NAISSANCE À SOI-MÊME

pendant la Révolution, la rue est chargée du poids de l'histoire. Comme l'est aussi leur immeuble, où l'on peut voir encore dans les sous-sols les vestiges d'un mur médiéval qui date de la construction de la seconde enceinte de Philippe Auguste au XIII^e siècle. En outre, le VI^e arrondissement est alors peuplé d'artisans et d'ouvriers chez lesquels la culture politique est forte, et les Lanvin en sont imprégnés. Bernard Constantin, tel que la famille appelle le père de Jeanne, mais surtout son grand-père, ont connu le socialiste Pierre-Joseph Proudhon, décédé en 1865, qui vivait au n° 36 de la rue. Proudhon appartenait à la même confrérie des métiers de l'imprimerie – les griffarins –, il était le chef d'un atelier de composition typographique, prote, quai des Grands-Augustins, juste un peu plus loin. C'est d'ailleurs rue Mazarine qu'il reçut Karl Marx en 1844, avant que les relations entre les deux hommes ne se tendent et que leur divergence d'idées n'éclate. Après la mort de Proudhon, Marx porta un regard très critique sur l'œuvre du penseur français dans ses *Manuscripts de Paris*.

Rue Mazarine, tout le monde se connaît car l'espace dans les appartements est restreint et chacun est plus ou moins contraint de vivre dans la rue, la sociabilité y est grande. Ainsi, en face des Lanvin, au n° 34, habite un jeune voisin aimé de tous, le militant socialiste Eugène Varlin, un artisan relieur appartenant lui aussi à la corporation de la presse⁴. En 1865, il animait les grèves des ouvriers relieurs et défendait, à l'Association internationale du travail (AIT) contre la majorité, le droit au travail des femmes. Surtout, Varlin joue un

rôle de premier plan pendant la toute petite enfance de Jeanne au moment de la Commune de Paris, éphémère insurrection populaire, en 1871.

À l'automne 1870 déjà, l'enfant de trois ans entend avec effroi les bruits terrifiants des obus et des canons lorsque les Prussiens bombardent la rive gauche, tout près de chez elle. Comme les adultes, elle souffre de la faim et du froid au cours de l'hiver 1870-1871, au moment du terrible siège de Paris quand, pour survivre, elle doit manger du chien, du chat, du rat, la ville étant privée de ravitaillement⁵. Varlin s'occupe alors de l'alimentation des nécessiteux et crée en bas de son immeuble un restaurant populaire, Les Marmites de Varlin. Lorsque les Prussiens, début mars 1871, entrent dans la capitale, la petite Jeanne assiste de loin au soulèvement de la ville, qui va durer du 18 mars au 28 mai. Varlin, lui, est élu le 26 mars membre du Conseil de la Commune de Paris pour assurer la liaison entre celle-ci et les sociétés ouvrières et, le 28, lorsque le gouvernement s'enfuit à Versailles, la Commune de Paris est proclamée grâce à la majorité des élus et au peuple de la capitale dans un enthousiasme énorme⁶. Rue Mazarine, Jeanne reste cloîtrée avec sa mère enceinte, mais son père leur raconte comment les Prussiens quittent Paris, il évoque les peurs.

Quotidiennement, tout au long des soixante-douze jours d'existence de la Commune, l'enfant entend le récit de la mort de milliers d'hommes au combat, la violence de la rue. Elle a peur pendant ce que l'on appellera la « semaine sanglante », les derniers jours de l'insurrection, lorsque l'armée et les communards